

24 images

24 iMAGES

Au pays des spectres
9 doigts de F.J. Ossang

Alexandre Fontaine Rousseau

Number 185, December 2017, January 2018

2017 – Bilan et découvertes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87197ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fontaine Rousseau, A. (2017). Review of [Au pays des spectres / *9 doigts* de F.J. Ossang]. *24 images*, (185), 24–24.

9 DOIGTS de F.J. Ossang

AU PAYS DES SPECTRES

par Alexandre Fontaine Rousseau

Il y a tout d'abord un nébuleux braquage qui vire mal, puis une fuite incertaine menant les voleurs vers un vaisseau fantôme qui sillonnera les mers jusqu'à une île mystérieuse. On y embarquera un contingent de spectres assassins aux agissements cabalistiques. Les événements s'accumulent ainsi progressivement, comme autant de fragments de vieilles séries B oubliées qui nous reviendraient à l'esprit sous la forme d'un mirage, d'un songe dissipé ponctué d'éclats fulgurants. bercé par les vagues, englouti par la mer, nous sombrons – dans la mort ou la folie, c'est selon.

9 doigts, comme tous les films de F.J. Ossang, se déroule dans une zone transitoire, à la lisière du rêve et de l'au-delà. Les fondus au noir, les fermetures à l'iris: tous ces procédés qui éveillent en nous le souvenir d'un cinéma primordial, comme le grain frémissant de ce splendide 35mm en noir et blanc, nous guident à travers l'obscurité vers cette zone temporaire, évanescence... Chronique d'un basculement, prélude à l'apocalypse, *9 doigts* est le récit d'une démente qui s'installe et contamine le réel, contrepoint psychique à ces radiations qui émanent de la cale du navire dans lequel errent et tournent en rond une poignée de gangsters aux magouilles énigmatiques.

La toxicité gagne ainsi du terrain, gangrenant les corps et les esprits; l'empoisonnement est total, affectant à la fois le corps social et les corps individuels. La crise est tout à la fois personnelle et politique, environnementale et morale. Ossang, punk et poète, la décrit avec un mélange de fascination morbide et de dégoût révolté. « Nous avons basculé du côté du cynisme », fait-il remarquer par l'entremise de l'un de ses personnages: « le monde sombre, ça nous amuse. » Tout s'enlise, se décompose et s'efface en effet sous nos yeux; la mort, inévitable, absorbe l'espace et réduit tout à l'état d'inconscience. « Il n'y a plus d'observateurs, juste des complices. »

Alors, pour ne pas être complices, nous observons ces phénomènes étranges se déployant à la limite de notre champ de vision: l'émergence d'un continent de plastique, les mystérieux agissements de ces « assassins » masqués qui sont quant à eux les agents de cette propagation radioactive... Nous notons tous les signes secrets révélant que le présent, tout comme l'univers qu'arpentent nos héros, se transforme progressivement. Le film effectue pour sa part un passage graduel d'un genre à un autre, d'un monde à un autre. Nous quittons le film noir pour nous égarer dans le récit fantastique, puis dans la science-fiction. La dissolution des repères narratifs correspond ici à un effritement graduel de la réalité. Le film dérive comme son monde se meurt.



Dans ce contexte, l'attachement d'Ossang à la pellicule argentique ne relève pas de la simple posture esthétique. C'est un acte de résistance. La vibration qui parcourt l'image protège celle-ci des radiations ambiantes, comme la paroi d'un abri nucléaire séparant les derniers humains de la fin des temps. C'est un rempart, une autre manière, se dit-on, de repousser le cynisme et le désespoir. Le cinéma, chez lui, possède encore le pouvoir de préserver une part du monde à défaut de pouvoir le sauver. Il transfigure la descente aux enfers, illumine la plongée au cœur des ténèbres.

9 doigts fait d'ailleurs écho au classique de Joseph Conrad (ce n'est certainement pas par accident que le chef de la bande se nomme Kurtz), en prenant cependant bien soin de déplacer l'action vers un monde frisant l'abstraction, en cours de dématérialisation. Car ce « cœur des ténèbres » vers lequel nous nous dirigeons cette fois-ci n'est rien de plus (et rien de moins, non plus) que le néant total et absolu. *9 doigts* s'engouffre: dans la mort, le vide, la fin du temps tout autant que la fin des temps... Et ce « FIN » surgissant à l'écran pour marquer la conclusion du voyage affiche un caractère définitif, comme si rien ne pouvait plus exister, après lui.

Conrad croise ici Melville, qui côtoie Poe de même que le poète haïtien Magloire Saint-Aude, auquel le film est d'ailleurs dédié. Le récit se construit par associations, révélant un complexe réseau de références, d'influences, d'inspirations qui s'entrecroisent et communiquent entre elles. Ossang, pourtant, a développé au fil des ans un style éminemment personnel, une signature qui détonne complètement dans le paysage du cinéma contemporain: ses films semblent surgir d'un autre temps, cultivant un léger anachronisme qui ne les isole par ailleurs jamais complètement du présent. Ils existent un peu en retrait du monde, le rêvant comme pour le voir autrement. Ossang pratique l'art du décalage et ce mot, chez lui, possède plus d'un sens. 24